

PIERRE SAUREL

Prison des filles



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 014

Prison des filles

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 463 : version 1.0

Prison des filles

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Diane Roy, l'une des plus belles femmes que l'on puisse trouver, après avoir été vedette de cinéma, était devenue journaliste.

Mais voilà que maintenant la belle Diane venait d'être arrêtée et condamnée à la prison parce qu'elle faisait de la prostitution.

La vérité est qu'une jeune fille s'était présentée au journal *la Trompette* où Diane travaillait.

Cette jeune fille sortait d'un séjour à la prison de Carville, qu'on cherchait à faire passer pour une maison de réhabilitation.

Margot, de son véritable nom, avait raconté en un langage populaire, ce qui se passait derrière les grilles de la prison de Carville.

Là, on maltraitait les jeunes filles, on les martyrisait, et, souvent, de pauvres orphelines

non choyées par la vie sortaient dix fois pires qu'elles y étaient entrées.

– Il y a surtout la Georgette, dit Margot, elle est grande et grosse. Elle est forte et elle aime à bûcher sur les plus faibles. Il y a également des vicieuses parmi les gardes et elles s'amuse avec les prisonnières. Plusieurs sortent de là incapables de mener une vie normale.

Mais fallait-il ajouter foi aux propos d'une fille perdue ? Diane la crut et décida de mener une enquête.

– Mais pour ça, il ne faut pas qu'on connaisse ma véritable identité.

Elle changea tout d'abord son nom. De Diane Roy, elle devint Janine Lemay.

Puis Diane changea sa personnalité. Elle se fit teindre les cheveux, mais de façon à ce qu'ils aient l'air fort mal entretenus.

Elle était presque aussi jolie qu'avant, mais le maquillage aidant, elle avait l'air plus aguichante.

Diane était bien faite, trop peut-être. Au lieu de s'habiller comme à l'ordinaire, elle porta des

chandails qui la moulaient un peu trop et laissaient deviner toutes les courbes de son corps.

– Maintenant, mon travail se divise en deux parties. Tout d’abord, il faut que je réussisse à me faire arrêter puis à me faire condamner. Ensuite, je devrai mener mon enquête à l’intérieur des murs de la prison.

Pour la première partie de son travail, Diane fut aidée par son jeune amoureux, le journaliste, Michel Dupuis.

Michel la précéda à Carville et trouva pour Diane le meilleur moyen de tomber entre les mains de la police.

Mais ce n’est pas sans difficultés qu’elle y réussit. Une fois même, la police ne la suivit pas et elle se retrouva dans une maison de chambres, avec un homme qu’elle ne connaissait pas et qui la prenait pour une véritable fille de vie.

Heureusement Michel intervint pour empêcher l’irréparable.

Enfin, Diane réussit dans son projet, fut arrêtée et amenée en cour où elle fut accusée

d'avoir fait de la prostitution.

Mais voilà, c'était sa première offense. Comme elle était jolie et savait attirer la pitié, le juge décida d'être clément et de renvoyer la cause. Mais Diane se moqua si bien du tribunal, qu'à la fin, elle écopa d'une sentence à la prison de Carville.

Et bientôt, elle partait pour cette fameuse maison de réhabilitation.

Maintenant la partie la plus difficile de son travail allait commencer et elle ne pouvait compter sur l'aide de personnel

*

Diane avait été mise dans une cellule comme toutes les autres prisonnières.

Elle avait fait la connaissance de madame la directrice, de Georgette, la fameuse gardienne qui se montrait si dure.

Ce matin-là, Diane s'éveilla à six heures et

demie. Une énorme cloche sonnait dans le corridor.

– Debout ! Debout !

La femme qui passa dans le corridor, était plus jeune que Georgette. Elle était blonde et assez jolie.

Diane n'était pas seule dans sa cellule. Elle la partageait avec une petite noire du nom de Claire, une jeune fille qui avait la manie du vol à l'étalage.

– Qui est-elle, celle-là ? demanda Diane à sa compagne.

– C'est mademoiselle Raymonde !

– Est-elle aussi dure que mademoiselle

– Oh non, au contraire, elle est douce mais elle aime les autres femmes. Ce n'est guère mieux. Tout le monde passe par son bureau tôt ou tard, tu verras. Il y en a plusieurs qui tombent dans ses griffes.

– Et la directrice laisse faire ça ?

– Je crois qu'elle ne se doute de rien, en tout

cas, elle ferme les yeux. Mademoiselle Raymonde s'occupe du travail ici. Mademoiselle Georgette est la maîtresse de la discipline. Les autres, Élise, Madeleine, sont des surveillantes.

Toutes les portes des cellules s'ouvrirent et les prisonnières se dirigèrent vers le réfectoire.

Diane examina ses compagnes. Elles étaient toutes jeunes.

Quelques-unes avaient l'air très dur mais la plupart ne demandaient pas mieux que de se réhabiliter et de fonder un foyer.

– Attention, il faut manger en silence complet, murmura Claire.

Mademoiselle Raymonde lança un cri :

– Silence dans les rangs. Vous avez compris ?

Elles entrèrent au réfectoire. Premier repas. Diane jugea que ce n'était pas trop mal. On leur donna une assiette de céréales et une tasse de café.

Mademoiselle Georgette apparut avec une autre femme. C'était une des surveillantes.

– Les filles de la buanderie. Vite, en ligne.

Les jeunes filles se précipitèrent. Mademoiselle Georgette les examina, une par une.

– Vous, vous passerez à mon bureau, fit-elle à une toute petite.

– Pourquoi ?

– Vos cheveux !

– Qu'est-ce qu'ils ont mes cheveux ?

– Je vous ai dit de les couper. Je ne veux pas de cheveux longs. La jeune fille avait en effet de très beaux et très longs cheveux noirs.

– Mais madame la directrice veut que...

– Qui est en charge de la discipline, ici ?

– Vous, mademoiselle.

– Vous passerez à mon bureau. Je vais vous les couper, moi-même, vos cheveux.

Juste à ce moment, mademoiselle Raymonde appela :

– Les arrivées d'hier, placez-vous en rang ici,

je vais vous interroger et distribuer votre travail.

Diane prit place dans les rangs.

– Venez !

Elles attendirent dans un corridor pendant que mademoiselle Raymonde interrogeait les jeunes filles une par une.

– Janine Lemay.

Diane passa dans le bureau de celle qui s'occupait de distribuer le travail.

– Asseyez-vous !

Elle jeta un coup d'œil sur le dossier.

– Vous avez été arrêtée pour avoir fait de la prostitution ?

– Pourquoi me le demander ? Vous le savez, puisque vous avez le dossier devant vous.

– Avant de... enfin, vous avez dû travailler ? Vous êtes orpheline ?

– Oui.

– Comment avez-vous commencé dans ce métier ?

– Je venais de la campagne. Je restais chez une tante et c'est moi qui faisais tout, le lavage, le repassage, j'en avais assez. Je savais qu'à Carville, on faisait de bons salaires.

– Et vous êtes venue ici ?

– Oui, j'avais quinze dollars seulement. J'ai cherché une position de servante. Mais la femme ne m'a gardée qu'une semaine, Je n'étais pas assez bien éduquée selon elle.

– Ensuite ?

– Ensuite, j'ai cherché ailleurs, je n'ai pas trouvé. J'ai écrit à ma tante de m'envoyer de l'argent, que j'étais prête à retourner,

– Elle vous en a envoyé ?

– Oui. Je suis allée à la gare mais là, j'ai hésité. Je ne pouvais me décider à repartir. Je savais trop bien ce qui m'attendait J'ai passé au moins deux heures, assise sur un banc. C'est là qu'un homme est venu me voir.

– Je devine le reste. Il vous a offert du travail ?

– Il m'a dit que j'étais jolie. Il travaillait dans un club. On avait besoin de jeunes filles pour

recevoir les clients. Il m'offrait \$50.00 par semaine et je ne travaillais que le soir.

– Tu pourras faire beaucoup plus, si tu sais te débrouiller, m'a t-il dit.

« Alors, j'ai décidé d'aller au club. J'ai flirté avec un homme. Il m'a payée. J'ai recommencé et on m'a arrêtée, c'est tout.

– Et on vous a condamnée ?

– Oui.

Raymonde soupira :

– Et tout ça, à cause des hommes. Vous devez les détester ?

– Non.

La réponse l'avait surprise, sans aucun doute. Raymonde se leva et s'approcha de Diane.

– Vous savez, Janine, je comprends votre misère. Quand vous aurez quelque chose qui n'ira pas, venez me voir. Vous m'êtes très sympathique.

Elle lui serra la main.

– Je vous protégerai. Je vais vous placer avec

celles qui s'occupent du repassage.

– Bien.

Elle ouvrit la porte et appela une autre jeune fille :

– Conduisez Janine au repassage.

– Bien.

Juste à ce moment, toutes les filles restèrent figées dans le corridor. Elles venaient d'entendre un vrai cri de mort.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ça vient du bureau de mademoiselle Georgette.

En effet, on entendait crier une jeune fille :

– Non, non, laissez-moi, laissez-moi.

Le sang de Diane ne fit qu'un tour. Elle se dirigea vers la porte.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Raymonde tenta de la repousser.

– Ôtez-vous de là !

Diane l'envoya rouler au plancher. Les autres

ne disaient pas un mot.

Diane ouvrit brusquement la porte du bureau de mademoiselle Georgette. La petite Carole celle qui avait de grands cheveux noirs, était étendue à plat ventre sur le plancher. Georgette était à cheval sur elle et lui coupait les cheveux.

La petite fille criait, se débattait et pour la calmer, Georgette la piquait dans le cou avec les ciseaux.

– Laissez-la ! cria Diane.

Georgette se retourna.

– Quoi ?

– Je vous dis de la laisser.

Georgette se leva immédiatement.

– Emmenez-la à sa cellule, ordonna-t-elle, je m'occuperai d'elle plus tard.

Diane ne voulut pas se laisser faire. Elle se débattait et fonça vers Georgette.

La belle Diane savait se battre, mais Georgette aussi. Elle leva son genou et attrapa Diane dans le bas de l'abdomen. Elle roula au sol, se tordant de

douleur.

– Emmenez-la.

Et on emmena la belle Diane, qui commençait seulement à reprendre son souffle.

II

La porte de la cellule s'ouvrit. Diane leva la tête et aperçut la grosse Georgette.

– Venez avec moi.

Diane se leva.

– Je vais vous apprendre à vous révolter.

Elle fit passer Diane devant elle et l'emmena dans son bureau.

– Maintenant que j'ai fini avec Carole, c'est à votre tour.

Elle fit asseoir Diane mais resta debout près d'elle.

– De quoi vous mêlez-vous ?

– Pourquoi avez-vous coupé les cheveux de cette petite ?

Brusquement, Georgette lui donna un violent coup sur la nuque. Diane devint toute étourdie.

– C’est à vous de répondre à mes questions, compris ?

Puis elle demanda à nouveau :

– Que vouliez-vous au juste ? Pourquoi êtes-vous intervenue ?

– Parce que je trouvais que cette petite souffrait inutilement. Je voulais vous empêcher de lui faire plus de mal.

– Eh bien, mademoiselle Janine, vous allez apprendre à vos dépens que c’est moi qui suis en charge de la discipline, ici.

– Je le sais déjà.

– Vous allez être enfermée dans un cachot et tout à l’heure j’irai vous voir.

Elle se mit à rire.

– Je vous infligerai une petite correction à ma manière.

Elle sonna. Une détenue qui agissait comme guide, apparut :

– Conduisez-la dans l’aile noire !

Qu’est-ce que cela pouvait être ? Diane

l'ignorait.

Elle suivit la détenue qui ouvrit une porte et la poussa dans un petit cachot.

Elle ne pouvait même pas s'étendre de tout son long sur le sol.

Il n'y avait qu'une petite ouverture par laquelle elle pouvait voir dans le corridor.

– J'ai agi trop vite ! Maintenant, me voilà bien prise, se dit-elle.

Elle passa une heure dans cette cellule humide. Soudain, la porte du corridor s'ouvrit et Georgette parut. Diane ne lui voyait que la tête.

Il devait y avoir d'autres jeunes filles, dans cette aile, car Georgette entra dans une autre cellule.

Que se passa-t-il exactement ? Diane ne le sut que plus tard, mais elle entendit crier une jeune fille. Ça dura environ trois minutes.

Georgette réapparut et entra dans une autre cellule.

Il y eut d'autres cris puis Georgette réapparut

une autre fois.

– Tiens, la nouvelle !

La gardienne ouvrit la porte de la cellule et fit sortir Diane qui vit Georgette avec un fouet à la main.

– Appuyez-vous contre le mur, ordonna Georgette, enlevez votre robe. Obéissez, sinon...

Diane était bien forcée d'exécuter les ordres.

Le fouet se rabattit sur son dos à cinq reprises. La belle Diane ne put s'empêcher de retenir quelques cris de douleur.

– Maintenant, tournez-vous !

– Quoi ?

– J'ai dit, tournez-vous !

– Mais vous êtes folle, vous n'êtes pas pour me frapper...

Georgette se mit à rire, un véritable rire satanique et le fouet s'abattit sur la poitrine de Diane à trois reprises. N'en pouvant plus, la journaliste roula au sol.

– Vous vous rhabillerez et le plus tôt possible.

Georgette sortit.

Diane commençait à comprendre ce que les jeunes filles enduraient dans cette prison.

Elle demeura trois jours dans cette fameuse aile noire.

Trois jours durant, elle reçut la visite de Georgette qui la frappait avec son fouet.

Pour nourriture, Diane avait un peu de pain et de l'eau.

Lorsqu'enfin, on lui apprit qu'elle pouvait sortir de cette fameuse cellule, Diane était méconnaissable. Elle avait maigri d'une dizaine de livres et marchait courbé.

On n'avait pas pansé ses plaies. Aussi, ses vêtements restaient collés à ses blessures.

– Mademoiselle Georgette veut vous voir.

Elle passa dans le bureau de la grosse fille.

– Asseyez-vous, Janine.

Elle s'approcha de la jeune fille.

– J'espère que vous êtes revenue à de meilleurs sentiments.

Diane ne répondit pas.

– Savez-vous que vous m’avez surprise ? Vous êtes dure, très dure, même. Vous feriez une bonne gardienne.

– Une gardienne ?

– Oui, il nous faut des filles comme vous pour surveiller les autres.

Elle ricana :

– Vous pourrez prendre votre revanche sur les autres, je ne vous en empêche pas, vous savez.

– Et si je refuse ?

– Si vous refusez, eh bien, vous travaillerez comme toutes les autres. Au moindre manquement ce sera une punition plus terrible encore.

Elle ajouta :

– Cette fois, au lieu de huit coups de fouet, ce sera douze. Compris ? Alors, qu’est-ce que vous décidez ?

– Je préfère rester avec les détenues. Il faut un don spécial pour martyriser les autres comme

vous le faites.

– Moi, je martyrise ? Non, mademoiselle je ne fais que mon devoir. Vous êtes des détenues, ne l'oubliez pas. Si vous me faites encore une remarque désobligeante, vous retournez dans l'aile noire.

Diane n'avait pas le goût d'y retourner, aussi, elle se tut.

On l'envoya dans sa cellule où elle retrouva Claire.

– Janine, comment vas-tu ?

– Ne m'en parle pas, j'ai peine à me remuer.

– C'est Georgette qui...

– Oui.

– Tu sais qu'elle n'a pas le droit de nous frapper comme ça ?

– Je sais. Pourquoi madame la directrice ne l'arrête-t-elle pas ?

– Personne n'ose se plaindre. Tout le monde a peur de Georgette. Il y a des filles qui sont venues ici, qui étaient dures et qui n'avaient pas

peur. Pourtant, Georgette a réussi à les adoucir.

– La petite Carole.

– Elle est malade depuis que Georgette lui a coupé les cheveux. Elle refuse de travailler. Georgette l’a menacée de l’envoyer dans l’aile noire.

– Mais c’est une enfant.

– Elle a seize ans.

Le lendemain matin, Diane commença son travail au repassage, Deux détenues, plus vieilles, s’occupaient de les garder.

Il y avait une quinzaine de filles qui travaillaient au repassage.

Madeleine était la surveillante en charge de ce département.

À tout instant, les deux détenues examinaient les morceaux qui venaient d’être repassés.

La jeune fille qui travaillait près de Diane était grosse et assez grande. L’une des surveillantes lui dit :

– Recommence ça.

La jeune fille, tout en se serrant les dents, reprit son morceau. Elle le termina et le montra à la gardienne.

– Tiens, il est à ton goût ?

– Non, fit l'autre sans regarder. Recommence.

– Jamais !

– Ah ! tu ne veux pas ?

– Non.

Madeleine s'approcha :

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Rapidement, la gardienne froissa le morceau de linge dans ses mains.

– Regardez de quelle façon elle repasse !

– Mais elle vient de tout le chiffonner !

– C'est faux !

Diane se mêla à la discussion.

– C'est vrai ! Je l'ai vue !

– Toi, mêle-toi de tes affaires !

Madeleine se tourna vers la grosse fille.

– Allons, recommence !

– Jamais ! Ça fait trois fois...

La gardienne se mit à rire :

– Tu vas te faire punir, Rita !

– Toi, tu ne riras pas longtemps.

Rita s'élança sur la gardienne. Les autres filles se mirent à crier. Diane empêcha Madeleine d'intervenir.

La bataille devenait générale. Une des jeunes filles sonna l'alarme. Bientôt, Georgette apparut dans la porte avec quatre détenues. Elles rétablirent l'ordre.

– Que s'est-il passé ?

– C'est elle, mademoiselle Georgette. Elle est gardienne et se croit tout permis. Elle me fait recommencer trois fois le même morceau.

Rita était rouge de colère. Sa robe était déchirée et ses cheveux pendaient dans son visage.

La gardienne saignait d'une large égratignure à la figure.

– Les surveillantes ont le droit de faire ce qu’elles veulent. Ce sont mes ordres.

Puis, se tournant vers Madeleine :

– Quelles sont celles qui ont participé à la bataille ?

– Rita, Janine aussi, elle m’a retenue.

– Encore vous !

– Il y a aussi Claire... enfin, toutes celles qui étaient ici.

Des jeunes filles protestèrent :

– C’est faux, nous n’avons rien fait !
Absolument rien !

– Taisez-vous ! Nous allons vous calmer un peu. Une petite douche ne fera pas de tort.

Puis, se tournant vers la gardienne.

– Vous, vous n’avez pas fait votre devoir, vous serez punie, comme les autres.

– Non, mademoiselle, par pitié.

Les jeunes filles suppliaient. Madeleine, elle-même, implora :

– C’est un peu trop, fit-elle.

– Je sais ce que j’ai à faire. Allons, la douche.

Cette fameuse douche semblait bien terrible.

Diane n’allait pas tarder à la connaître.

*

Les jeunes filles sortirent dans la cour.
Georgette alla ouvrir une petite porte.

– Entrez là !

C’était une sorte de donjon assez grand.

Georgette ferma la porte.

– Qu’est-ce qu’elle va faire ? demanda Diane.

– Elle va nous arroser !

– Nous arroser ?

– Oui, avec un véritable boyau de pompier !

– Mais elle est folle !

– On s’habitue à l’eau, fit Claire, mais j’espère
qu’elle n’ira pas trop loin,

– Comment ça ?

– La dernière fois, fit Claire, elle nous a arrosées trop longtemps. Une a perdu connaissance et est tombée et s'est noyée. Il faisait froid et elle nous a laissées ici. Deux ont attrapé des pneumonies et ont failli mourir.

– Vous dites qu'une s'est noyée ?

– Oui.

– Mais les autorités ?

– Mademoiselle Georgette leur a fait croire qu'on l'avait trouvée dans un des bains. On a cru à un suicide.

– Personne n'a dit la vérité ?

Claire haussa les épaules.

– Je ne voulais pas subir le même sort !

La porte s'ouvrit et Georgette apparut, tenant à la main un gros boyau d'arrosage.

Toutes les jeunes filles se placèrent dans le même coin.

– Ouvrez, cria Georgette !

L'eau sortit du boyau avec une force incroyable. Les jeunes filles criaient de douleur. Quelques-unes tombaient et Georgette était toujours là, riant comme une folle. Elle continuait d'arroser les détenues.

– Assez, assez, criait-on.

Diane se jeta à plat ventre. Elle se trouvait derrière d'autres détenues. En rampant, elle s'avança dans le donjon !

Georgette ne la voyait pas. Diane avançait toujours, se traînant dans l'eau. Elle n'était plus qu'à quelques pas de Georgette.

Elle fonça sur elle, tête première. Georgette n'eut pas le temps de la voir venir. Elle tomba à la renverse.

Les autres détenues se relevèrent. Elles étaient enragées. Elles sautèrent sur Georgette.

– C'est à son tour.

– Non, non, ne faites pas ça, cria Diane.

Mais une des détenues avait pris le boyau, les autres traînaient Georgette.

– Vas-y, arrose-la !

Les jeunes filles s'écartèrent. L'eau vola sur Georgette. Chaque fois qu'elle tentait de se relever, l'eau la rejetait par terre.

– Arrêtez, vous allez la tuer !

– C'est tout ce qu'elle mérite !

Mais les autres gardiennes et surveillantes intervinrent. On réussit à rétablir l'ordre.

À demi-suffoquée, Georgette fut sortie du donjon et on la ramena à sa chambre.

– Elles ne perdent rien pour attendre !

III

– Les jeunes filles étaient enragées, madame la directrice. J’ai décidé de les arroser, oh ! juste un peu, pour les calmer.

– Et puis ?

– L’une d’elles m’a poussée. Je suis tombée, et si vous n’étiez pas intervenue, je serais morte noyée.

– Qui vous a poussée ?

– Je ne sais pas, je n’ai pas eu le temps de la voir.

– Celle-là mérite une punition, pire que les autres.

– Laissez-moi faire, je la trouverai bien, et je saurai la punir en conséquence, madame. C’est une véritable tentative de meurtre.

– Voulez-vous que je le rapporte aux autorités, Georgette ?

– Non, non. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elles ne recommenceront pas.

La directrice convoqua toutes les jeunes filles qui étaient dans le donjon au moment de l'incident.

– Mesdemoiselles, l'une de vous, en ne voulant pas se soumettre à la punition infligée, a failli faire mourir mademoiselle Georgette.

Les détenues se regardaient.

– Celle-là mérite une punition exemplaire. Si elle ne se livre pas, toutes ses compagnes seront punies. Alors qui a poussé mademoiselle Georgette ?

Diane attendit. Personne ne parlait. On ne savait pas que c'était elle, ou bien, on ne voulait pas la trahir.

– C'est moi !

Les autres détenues murmurèrent :

– Tu n'aurais pas dû le dire.

– Janine Lemay, n'est-ce pas ?

Georgette était rouge et se retenait pour ne pas

sauter sur la belle Diane.

– Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Parce que mademoiselle Georgette poussait les choses trop loin. Il y avait déjà plus de six pouces d'eau.

– C'est faux, cria Georgette, je ne faisais que commencer !

Mais cette fois, les détenues se rangèrent du côté de Diane :

– Janine dit la vérité, madame. Demandez aux gardiennes !

– Elle aurait pu nous tuer, dit Diane. Tout ce que j'ai voulu faire, c'est lui enlever le boyau mais les autres sont intervenues.

– Je vais faire ma petite enquête, fit la directrice et je jugerai.

Georgette demanda :

– Je vais l'envoyer à l'aile noire ?

– Non.

– Quoi ?

– Pas tout de suite. Attendez que je prenne ma décision. Compris ?

– Compris, madame.

Georgette resta seule avec les détenues.

– Je prendrai bien ma petite revanche. Malheur à vous toutes. Vous allez me le payer, vous entendez ?

Et les détenues, plus mortes que vives, regagnèrent leurs cellules.

*

Ce matin-là, une gardienne vint chercher Diane.

– Madame la directrice voudrait vous voir.

Diane la suivit.

La directrice fit asseoir la journaliste, puis :

– J’ai fait enquête sur l’incident d’avant-hier.

– Et puis ?

– Il est vrai que mademoiselle Georgette avait

poussé les choses un peu loin. Il est également vrai que vous avez tenté d'empêcher les détenues d'arroser mademoiselle Georgette. Donc, vous ne serez pas punie.

– Merci, madame.

– Mais si j'ai tenu à vous voir, ce n'est pas seulement pour ça. Vous avez porté une accusation grave, mademoiselle Janine.

– Quelle accusation ?

– Vous avez dit que déjà une jeune fille était morte, parce qu'elle avait été arrosée ? Avez-vous des preuves de ça ?

– Non, mais les détenues m'ont dit...

– Ce que disent les détenues n'est pas toujours la vérité. J'ai enquêté sur la mort d'une jeune fille morte dans un des bains. C'est d'elle que vous voulez parler ?

– Oui.

– Eh bien, il s'agissait d'un suicide. J'ai interrogé plusieurs détenues.

– Et elles n'osent pas parler. Elles ont peur

parce qu'elles savent qu'elles seront punies. Mais un jour, madame, la vérité éclatera.

La directrice se leva.

– Désormais, mademoiselle Janine, ne portez pas d'accusations à la légère. Compris ?

– Entendu, madame.

Diane retourna à sa cellule. Tout le jour, elle se sentit surveillée par les gardiennes. Georgette avait donné des ordres. On cherchait à prendre Diane en défaut.

– La situation devient intenable. Il ne restait plus qu'une chose, à faire.

– Me sauver de cet enfer, au plus tôt et demander une enquête. Les autres détenues ont confiance en moi. Elles diront la vérité.

Mais comment se sauver de cette prison ?

– Je n'y parviendrai jamais si je n'ai pas d'aide.

De l'aide mais de la part de qui ?

Il y avait bien la grosse Rita qui ne demanderait pas mieux que de s'évader.

Claire, elle aussi, était sûrement prête à lui prêter main forte.

Le même soir, une fois seule dans sa cellule, avec Claire, elle entama la conversation.

– Si les autorités étaient au courant de ce qui se passe ici, ça changerait, j’en suis certaine.

– Je suis de ton avis, Janine, mais quand on fait une enquête, personne n’ose parler. Et puis, mets-toi à la place des détenues.

Claire expliqua :

– Supposons qu’il te reste un mois à faire. Tu vas témoigner contre tes gardiennes ? Non, tu endure, tu sais que dans trente jours, ton tourment sera terminé.

– Il suffirait que nous soyions trois ou quatre et ça déclencherait le tout.

– Pour ça, il faudrait voir un enquêteur.

– Je sais. Il n’y a qu’un moyen.

– Lequel ?

– Se sauver !

Claire pâlit.

– Tu n’y penses pas ? Si nous manquons notre coup...

– Nous allons réussir, j’ai déjà un plan. Es-tu prête à me suivre ?

Claire hésita.

– Il ne me reste que deux mois à faire.

– Je te promets que tu les feras mais dans une meilleure prison. Peux-tu garder un secret, Claire ?

– Tu le sais. Je n’ai pas parlé quand on a demandé qui avait poussé mademoiselle Georgette.

– Eh bien, je ne suis pas une détenue !

– Quoi ?

– Pas si fort, on peut nous entendre. Je suis journaliste.

– Toi, tu es...

– Oui, et je suis venue ici pour faire enquête. Je me suis fait arrêter intentionnellement.

– C’est incroyable. Tu as reçu des coups de fouet, tu as été arrosée, comme nous et tu n’avais

rien fait ?

– Ça n’a pas d’importance. Maintenant j’en sais assez long pour exiger une enquête. Mais pour ça, il faut que je compte sur au moins deux d’entre vous.

Claire s’écria :

– Tu peux compter sur moi.

– Vrai ?

– Oui et sur Rita aussi, je vais lui parler demain pendant notre dix minutes. Mais quel est ton plan ?

– Il est simple, je vais gagner la confiance de mademoiselle Georgette.

Claire ne put s’empêcher de rire.

– Toi, gagner la confiance de la Georgette ?

– Oui, laisse-moi faire.

Le lendemain, Diane arrêta brusquement de travailler. Madeleine, la surveillante, s’approcha.

– Qu’est-ce que vous avez ? Vous ne travaillez plus ?

– Non, j'en ai assez, je veux voir mademoiselle Georgette.

– Pourquoi ?

– Je veux la voir, ça ne vous regarde pas.

– Je vais le lui dire.

Georgette consentit à la recevoir.

– Qu'est-ce que vous avez encore fait ?

– Rien, et vous le savez, vous me faites surveiller nuit et jour, afin de savoir si je ne ferais pas un faux pas.

– J'ai promis de me venger. C'est à cause de vous si...

– C'est à cause de moi, si vous n'avez pas commis un autre malheur irréparable et vous le savez. Mais là, j'en ai assez.

– Que voulez-vous dire ?

– Je travaille comme une forcenée et il y en a qui ne font rien. Croyez-vous que c'est juste ?

– Janine, vous savez fort bien que la justice n'est pas de ce monde.

Et Georgette se prenait des airs d'ange pour dire ces phrases.

– Elle n'est peut-être pas de ce monde mais on peut sûrement l'aider.

– Où voulez-vous en venir ?

– Vous souvenez-vous ce que vous m'avez offert, il y a quelques jours, lorsque je suis sortie de l'aile noire ?

– De devenir une surveillante ?

– Oui.

– Ça vous intéresserait ?

– J'en ai assez enduré. C'est à mon tour de prendre ma revanche.

Georgette sourit.

– Je vois que vous êtes bien disposée. Mais je me demande si...

– Si quoi ?

– Souvent, il y a du grabuge, vous vous en êtes rendue compte par vous-même. Je me demande si vous êtes capable de vous défendre.

Diane ne put s'empêcher de rire.

– Moi, me défendre ? Mais j'ai étudié le jiu-jitsu et le judo, et en plus, je suis capable de donner un coup de poing comme n'importe quel homme.

Elle disait vrai.

Georgette, cependant, demeurait sceptique :

– Je ne vous crois pas.

– Bien entendu, vous ne croyez personnes. Il n'y a que vous qui soyez fine, il n'y a que vous qui soyez intelligente, il n'y a que vous qui sachiez vous défendre.

– Taisez-vous !

– Je parlerai si je veux et je vous préviens, n'essayez pas de lever la main sur moi.

– Oh !

Georgette était devenue rouge. Elle vint pour frapper Diane. Mais cette dernière l'attendait de pied ferme.

Elle l'attrapa par le poignet et la grande Georgette bascula par-dessus son épaule pour

s'étendre au sol.

Diane aussitôt ne lui donna pas la chance de se relever.

Elle la retint solidement au sol.

– Excusez-moi, mademoiselle Georgette, je ne voulais pas vous insulter. J'ai fait exprès pour vous faire fâcher. Je voulais vous montrer que j'étais capable de me défendre.

Georgette se releva. Elle semblait encore en colère.

– Vous auriez pu prendre un autre moyen.

– Vous ne m'auriez pas crue. Et maintenant pensez-vous que je pourrais faire une bonne surveillante ?

– Oui, j'en suis certaine.

– Merci, alors, je commence quand ?

– Demain !

– Entendu.

Le lendemain, Diane prenait son nouveau rôle à cœur. Elle réprimanda plusieurs détenues mais sitôt qu'elle en avait la chance, elle leur

murmurait :

– Ne crains rien, je ne te ferai pas de mal. Je fais ça pour vous autres.

À deux reprises, elle gifla une détenue mais très faiblement.

– Crie, comme si j’avais frappé à ma force.

Et les détenues ne demandaient pas mieux que de se prêter à son jeu.

Le soir, Claire lui déclara :

– J’ai parlé à Rita !

– Et puis ?

– Elle est prête à t’aider, Janine. Elle veut se sauver avec nous.

– Alors nous partirons toutes les trois.

– Quand ?

– Sitôt que j’aurai gagné la confiance de mademoiselle Georgette. Sais-tu quoi faire ?

– Non.

– Écoute-moi bien.

Et Diane lui expliqua son idée.

*

– Vous voulez me voir, mademoiselle Georgette ?

– Oui, j’ai reçu plusieurs plaintes contre vous, Janine.

– Des plaintes ?

– Oui, oh ! mais rassurez-vous. Vous ne serez jamais trop dure pour les détenues. Si vous continuez, vous me remplacerez de temps à autre dans l’aile noire.

Elle ricana.

– Il y a six filles dans le moment dans cette aile. Il y en avait sept mais il y en a une qui est partie pour l’infirmerie.

– Pourquoi, blessée ?

– Bah ! une petite qui peut à peine se tenir sur ses jambes. Je lui ai donné trois coups en pleine poitrine et elle a perdu connaissance.

– C’est grave ?

– Elle reviendra bien à elle. Mais six détenues, c'est fatiguant pour le bras. Vous pourriez prendre ma place de temps à autre.

Diane hésita, puis :

– Je ne demanderais pas mieux mais...

– Mais quoi ?

– Eh bien, il y a une chose dont j'aimerais m'occuper.

– Quoi donc ?

– La nuit, plusieurs détenues s'amuse dans leurs cellules, j'en ai eu connaissance. Les gardiennes font leur possible.

Georgette bondit.

– On s'amuse la nuit et les gardiennes ne me préviennent pas ?

– Comme je vous dis, elles font leur possible. Il ne faut pas les blâmer, vous savez. Elles veulent éviter le grabuge.

– Et vous aimeriez travailler de nuit ?

– Oui.

– Ordinairement, je ne confie pas ce travail à une nouvelle. Il faut que j'aie confiance en quelqu'un.

– Mais pourquoi ?

– La nuit, c'est toujours plus facile de se sauver.

Diane ne put s'empêcher de rire.

– Je ne suis pas folle. Je ne suis pas ici pour six mois. J'ai déjà une partie de mon temps de fait. Je ne veux pas risquer d'en avoir deux fois plus.

– Bon, quand pouvez-vous commencer ?

– Le plus tôt possible, mademoiselle Georgette.

– Très bien, je vais donner des ordres. Ce soir, vous monterez la garde.

Mais Diane devait s'attendre à une mauvaise surprise.

IV

– Tout ce que vous avez à faire, c'est de vous promener ici et de ne jamais dormir. S'il y a du trouble, tout d'abord vous cherchez à les calmer et si vous ne pouvez pas...

– J'entre dans les cellules et...

– Oh non, vous n'entrez pas dans les cellules et pour une bonne raison.

– Laquelle ?

– Vous n'avez pas les clefs, vous n'avez aucune clef. Si quelque chose de spécial survient, vous venez me prévenir.

– Bon.

Diane était certes fort désappointée. Elle croyait avoir des clefs et pouvoir délivrer facilement ses amies. Et elle commença sa garde. Quand tout le monde dort, elle causa avec la grosse Rita.

– Claire t’a parlé de moi ?

– Oui, toi, tu es une bonne fille, puis tu vas nous sortir de ce trou.

– Écoute, Rita, je n’ai pas les clefs, tu sais.

– Et puis ?

– Il faudrait tout d’abord que tu puisses sortir de ta cellule.

La grosse Rita se mit à rire.

– Ça ma fille, c’est un jeu d’enfant.

– Ah !

– Ça fait longtemps que je suis prête, tu sais. J’ai une petite scie, ici. C’est un chum qui me l’a apportée. J’ai déjà commencé à entamer un barreau, en une heure, j’peux facilement m’arranger pour sortir.

– Il faudrait aussi délivrer Claire.

Rita hésita, puis :

– Écoute-moi bien, Claire est une vraie amie mais si on décide de partir toutes les trois, on ne pourra pas.

– Pourquoi ?

– Parce que nous risquons de nous faire prendre. Il faudra scier ses barreaux à elle aussi. Une grosse heure pour moi et presque deux pour elle. Ça fait plus de trois heures, ça.

– Tu as raison.

– Non, moi, j'en parlerais à Claire. Es-tu prête à partir cette nuit ?

– Quand tu voudras.

– Eh bien, dans ce cas, fais vite, va la trouver, moi je continue à scier.

Diane s'éloigna. Elle alla trouver sa compagne de cellule.

– Claire ! Claire !

Cette dernière s'éveilla lentement.

– C'est moi, Diane !

– Diane ?

– Je veux dire, Janine.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Écoute-moi bien, Claire.

Elle lui conta la conversation qu'elle venait d'avoir avec la grosse Rita.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– J'aurais bien aimé partir avec vous deux mais puisque c'est impossible.

– Alors tu vas rester ? Et profites-en pour parler aux autres, Dis-leur qu'il faut qu'elles témoignent.

– Très bien. Vous allez partir cette nuit ?

– Oui. Cette nuit. Nous allons nous sauver. J'aurai un ami qui viendra nous prêter main forte.

– Entendu. Bonne chance, Janine et reviens au plus tôt,

– Oui, mais pas comme prisonnière. Diane s'éloigna. Elle alla retrouver Rita.

– L'autre qui est avec toi ?

– C'est une niaiseuse, une arriérée, je me demande pourquoi on la garde ici.

– Elle ne s'éveille pas ?

– Non, il n'y a rien pour l'éveiller et, si par hasard ça arrivait, je lui dirai de se coucher et elle

obéira.

– Maintenant comment allons-nous sortir ?

Rita baissa la voix :

– Écoute, je sais que la nuit, les surveillantes en profitent souvent pour fumer en cachette. La porte la plus facile est celle qui donne sur la ruelle.

– Mais elle doit être fermée à clef ?

– Oui, tu as raison.

Rita réfléchit :

– Le bureau de la directrice.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a des fenêtres. Il est probablement fermé à clef mais il y a la salle d'attente des visiteurs juste aux côtés.

– Pour ça, il va falloir monter ?

– Oui et il y a une gardienne à l'escalier. Alors, tu peux lui demander du feu ou une cigarette. Je serai près de toi, je m'en charge.

Diane sourit.

– Ne t’inquiète pas, je sais prendre soin de moi.

– Je le sais, mais toi, tu n’es pas grosse comme moi, tu ne sais pas te battre.

– Je vais te surprendre, laisse-moi faire.

– Si on manque notre coup ?

– On ne le manquera pas.

Une heure plus tard, le barreau était scié. La grosse Rita eut toutes les misères du monde à se glisser à l’extérieur.

– Oh ! j’ai eu peur d’être trop grosse.

– Avance un peu et regarde-moi bien faire.

– O.K.

Diane se dirigea vers l’escalier. La gardienne aussitôt se releva.

– Qui est là ?

Elle se préparait à peser sur la clochette d’alarme.

– C’est moi, Janine, la surveillante.

– Pourquoi ne restes-tu pas à ton poste ?

– Toutes les prisonnières dorment et je voulais te montrer quelque chose qui va sûrement t'intéresser.

– Quoi ?

Diane fouilla dans sa ceinture puis montra sa main.

– Regarde !

La gardienne se pencha. Avec la vitesse de l'éclair, Diane lui appliqua la main sur la bouche, et la tira vers elle.

Sa main gauche, lentement, commençait à travailler les articulations du cou, à l'arrière. La gardienne se débattait.

Soudain toute résistance cessa et elle s'écrasa au sol. Diane fit signe à Rita.

– Viens !

– Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Ne crains rien, elle est endormie pour quelques minutes. J'ai arrêté la circulation du sang qui monte au cerveau. C'est une prise que je connais.

Elles montèrent en vitesse l'escalier menant au rez-de-chaussée. Sans bruit, elles s'avancèrent vers la salle d'attente.

– Personne ?

– Non, viens.

Elles ouvrirent une fenêtre et quelques secondes plus tard, tombèrent dans le jardin.

– Faisons vite, la gardienne va s'éveiller bientôt.

– Où allons-nous ?

– Au prochain téléphone public.

En route, Diane demanda :

– Que font-ils pour rechercher une évadée ?

– Ils appellent tout de suite la police de Carvilla. On ferme les routes. Pour moi, nos chances sont minces.

– Ne t'inquiète pas.

Bientôt, elles aperçurent une cabine téléphonique sur la route. Diane se glissa à l'intérieur.

– Cache-toi, au cas.

Diane se mit en communication avec Montréal. Elle donna le numéro de téléphone de Michel Dupuis.

Le téléphone sonna deux fois et Michel répondit d'une voix endormie :

– Allô ?

– Michel ?

Il poussa un cri de surprise.

– Diane !

– Michel, écoute, je n'ai pas grand temps. Je suis sortie de prison mais on va me chercher partout. J'ai besoin de toi.

– Que veux-tu que je fasse ?

– Apporte-moi des vêtements, et trouve une autre robe. Nous sommes deux, grandeur 18.

– Bien.

– Essaie de trouver ça par monsieur Dupas, une employée du journal peut la fournir, mais il la faut.

– Où es-tu ?

– Entre Carville et la maison de réhabilitation sur la grande route. Tu verras une cabine téléphonique. Arrête tout près, nous te rejoindrons là.

– Entendu.

Diane raccrocha.

– On va venir à notre secours, dit-elle. Maintenant il faut nous cacher, car j'ai idée qu'on va nous chercher.

Rita déclara aussitôt :

– J'ai ce qu'il faut, regarde là.

– La grange ?

– Oui, j'ai pu entrer, il y a une lucarne en haut et on peut voir ce qui se passe sur la route.

– Allons-y.

Et les deux jeunes filles prirent leur course.

*

Michel et Dupas réussirent à trouver les vêtements nécessaires. En effet, pendant que Dupas allait trouver une de ses employées, Michel, lui se rendait à l'appartement de Diane.

– Je fais mieux de lui apporter un chapeau et son maquillage aussi. Elle pourra refaire sa beauté.

Vingt minutes plus tard, Michel et Dupas, le grand patron de *la Trompette*, partaient pour Carville.

Ils traversèrent la ville en vitesse et se dirigèrent vers la maison de réhabilitation.

– Attention, la cabine téléphonique.

– Stationnons ici, elles sont cachées aux alentours.

– Bien.

Ils arrêtaient la voiture. Bientôt, ils virent apparaître deux ombres. C'étaient Rita et Diane.

– Michel !

– Diane !

– Voici une amie, Rita, elle m'a aidée.

– J’ai ce qu’il faut pour vous changer.

La voiture, tout feu éteint, était stationnée sur le côté de la route. Diane et Rita s’assirent à l’arrière et changèrent de vêtements.

– Ça te fait Rita ?

– J’habille tout fait, 18 ans, c’est juste ma grandeur.

Bientôt, les deux jeunes filles furent vêtues. Michel alla jeter leur linge dans un fossé.

Diane alluma la petite lumière du plafond et refit son maquillage. Elle cacha ses cheveux sous son chapeau, elle était méconnaissable.

– Mes papiers ?

– Le tout est dans ta sacoche.

– Bon, et maintenant, qu’est-ce que nous faisons ?

Dupas déclara :

– Ce sera très difficile de sortir de la ville, dit-il, la police surveille la route. Toi, Diane, tu peux toujours réussir mais l’autre...

Diane se tourna vers Rita :

– J’ai une idée. Ça ne te fait rien de te rendre dans un hôtel ?

– Un hôtel ?

– Avec monsieur Dupas, tu peux t’enregistrer comme sa femme. Qu’est-ce que tu en penses ?

Dupas était mal à l’aise.

– Si tu penses que ça me dérange, dit-elle. Tu crois qu’on éveillera pas les soupçons ?

– Pas du tout. Nous allons vous laisser à l’hôtel. C’est une bonne idée, monsieur Dupas ?

– Mais nous ne pouvons rester là indéfiniment ?

– Demain, je reviendrai. Je coifferai Rita, je lui ferai un tout autre maquillage, puis je vous laisserai votre voiture. Vous n’aurez aucune difficulté à traverser la ville.

– Bon, puisque c’est la seule solution.

Dupas et Rita descendirent à l’hôtel. Dupas prit la valise que Michel avait apportée pour mettre le linge.

– Bonne chance !

– Merci, monsieur Dupas. Ils se dirigèrent vers l’hôtel.

– Restez plus loin, n’est-ce pas, mademoiselle Rita, moi, je vais aller signer le registre.

– Bien.

Rita resta dans l’ombre. Dupas s’approcha du comptoir.

– Bonsoir, monsieur.

– Monsieur ?

– Je suis Dupas, le propriétaire du journal *la Trompette* de Montréal.

– Ah ! monsieur Dupas, un de vos journalistes a logé ici, il n’y a pas très longtemps.

– Oui, et c’est lui qui a vanté les mérites de votre hôtel.

– Tant mieux.

– Comme nous sommes de passage, ma femme et moi, nous avons pensé passer la nuit, et peut-être la journée de demain, ici.

– Mais naturellement, monsieur Dupas ?

– J’aimerais une suite.

– Je regrette, mais nous avons un congrès, présentement. Tout ce que je puis vous donner, c’est une chambre double.

– Bon, alors, je vais prendre la chambre double.

Dupas signa son nom dans le registre.

– Chambre 18.

– Bien.

– Je vais monter votre valise.

– Mais non, laissez, je n’ai que cette petite valise. Je n’ai monté que le nécessaire.

– Comme vous voudrez, monsieur.

Le couple se dirigea vers la chambre 18. Rita ne disait rien. Dupas ouvrit la porte.

– Je ne puis croire que je suis en liberté. Je suis folle de joie.

– Je... il faut que j’aille à la chambre de bain.

– Vous n’êtes pas obligé de me demander mon avis, fit Rita, riant de plus belle.

Dupas sortit. Rita rapidement se déshabilla.

Dupas revint bientôt. Rita, à demi-dévêtue, se préparait à se mettre au lit.

– Oh, excusez !

– Voyons, vous excusez pas, si vous pensez que c'est la première fois qu'un homme me voit comme ça.

– Je vais dormir dans ce fauteuil.

Rita le regarda surpris :

– Scrupuleux ?

– Écoutez, je suis marié et... je vais dormir dans ce fauteuil.

– O.K., mais vous allez être « raqué » demain matin.

Dupas s'installa dans son fauteuil, le plus confortablement possible. Quant à Rita, elle ne tarda pas à fermer l'œil. Elle n'avait pas bien dormi depuis si longtemps !

À la prison, elle réussissait bien à dormir quelques heures, mais là, le lit était moelleux, ce n'était pas du tout la même chose.

*

La police fit signe à Michel d'arrêter.

– Qu'est-ce qui se passe ? Je suis journaliste.

– Vos licences, vos papiers ?

Michel montra ses licences puis sa carte de journaliste.

– Vous devez connaître ma compagne, Diane Roy, celle qui est allée à Hollywood et qui fait des reportages pour *la Trompette*.

Le policier éclaira la figure de Diane.

– Excusez, je voulais vous voir de près, on vous dit si jolie et on ne ment pas. Vous permettez que je jette un coup d'œil à l'arrière ?

– Certainement.

Le policier termina rapidement son inspection.

– Parfait, dit-il, vous pouvez partir.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Deux filles se sont enfuies de la maison de

réhabilitation.

Michel sortit son calepin.

– Vous savez leur nom ?

– Oui, Janine Lemay, une jeune fille qui a 20 ans environ, assez jolie, blonde, ou plutôt châtaine, enfin, les cheveux teints.

– Je vois.

– C'est une fille qui faisait de la prostitution.

– Et l'autre ?

– Rita Savaria. Elle est grosse, doit peser à peu près 140 livres, mesure 5 pieds et 2 pouces.

– Bon, et pourquoi avait-elle été condamnée ?

– Oh ! ce n'est pas la première fois. Elle faisait partie de bandes dangereuses, elle a également fait de la prostitution. Elle en avait pour un an et demie.

– Bon, nous allons rapporter ça au journal, à moins que... Il se tourna vers Diane.

– Si on restait pour faire un reportage.

– Michel, non, je t'en prie, je tombe de

fatigue. Je veux entrer à Montréal, et puis, j'ai quelqu'un à voir, demain matin.

Le policier aussitôt déclara :

– Je puis vous proposer quelque chose.

– Quoi donc ?

– On me remplace dans 20 minutes. Si vous voulez m'attendre, j'irai vous reconduire.

Diane poussa Michel.

– Mais oui, c'est parfait, Michel, je vais partir avec ce policier. Toi, reste ici, et va te louer une chambre à l'hôtel. On ne sait jamais, demain matin, tu pourras être d'un grand secours.

Elle hésita une seconde pour ajouter :

– D'un grand secours aux policiers.

Et Diane Roy, celle qu'on recherchait pour s'être sauvée de prison, fut reconduite à Montréal par un policier.

*

Le lendemain, à onze heures, Diane arrivait à Carville dans l'automobile de son patron et se rendait à l'hôtel.

Maintenant elle était redevenue la véritable Diane Roy, à l'exception de ses cheveux.

Michel avait eu le temps de faire le tour des magasins et d'acheter du linge pour Rita.

Cette dernière était radieuse.

Quant à Dupas, il semblait énormément fatigué.

– J'ai passé la nuit dans le fauteuil. J'ai hâte d'être de retour à Montréal pour pouvoir bien dormir.

Diane coiffa soigneusement Rita, la maquilla et elle l'habilla avec le dernier chic.

À trois heures, ils étaient tous prêts à revenir à Montréal. La police surveillait la route, mais on ne fit aucune difficulté.

Diane et son patron étaient trop connus. On ne mettait pas leur parole en doute.

– Et maintenant il faut que je m'occupe de

cette institution.

Dupas fit venir des avocats et on alla même voir un juge puis le maire de Carville.

On demanda d'instituer une enquête.

– Ce n'est pas la première fois qu'une telle chose se produit, fit le maire, mais jamais on n'a eu de preuves.

– Cette fois, vous en aurez. Vous êtes prêt à instituer une enquête ?

– Oui.

– Bon, alors prévenez-moi en temps et lieux.

Diane savait où rejoindre Rita.

– Nous serons les principaux témoins.

– Tu crois que je vais être obligée de retourner derrière les barreaux ? demanda Rita.

– Oui, parce que tu as une sentence à purger mais on ne te punira pas pour t'être sauvée.

– Tant mieux, et toi ?

– Moi, ce n'est pas la même chose.

V

Le maire de la ville et les échevins étaient rendus à la maison de réhabilitation.

Il y avait aussi quelques journalistes, au nombre desquels se trouvaient Michel et Dupas.

– Et maintenant, nous allons interroger quelques-unes de vos filles, madame la directrice.

Toutes les filles étaient assises dans la grande salle. Georgette se tenait près d'elles.

– Ce n'est pas la première fois que vous menez une telle enquête.

– Non, et nous en mènerons plusieurs autres, si nous avons d'autres plaintes.

Le maire appela :

– Ginette Fortin !

Une jeune fille se leva. Elle se trouvait près de Georgette.

– Tu es mieux de faire attention à ce que tu vas dire, lui murmura Georgette.

Ginette s’avança toute tremblante.

– Vous êtes bien Ginette Fortin ?

– Oui.

– Il y a longtemps que vous êtes ici ?

– Quatre mois.

– Est-ce vrai qu’il y a trois mois, on vous a placée dans un donjon avec plusieurs autres et vous a arrosées à tel point que l’une de vous est morte noyée et que vous, vous avez failli mourir d’une pneumonie ?

La jeune fille hésita. Elle jeta un regard en direction de Georgette.

– Parlez sans crainte, mon enfant.

– Il est vrai que nous avons été arrosées.

– Une de vous est morte noyée ?

Elle hésita encore.

– Non, dit-elle d’une voix faible. Quelques-unes ont fait croire ça mais elle est morte dans un

bain.

– Vous n’avez pas eu une pneumonie ?

– Non, c’est-à-dire oui, mais j’avais pris du froid ailleurs.

– Vous n’avez jamais été maltraitée, ici ?

– Non.

– Bon, vous pouvez vous retirer.

Les échevins se regardèrent. Ça commençait mal. Si l’enquête était menée par le conseil, c’est que cette maison était subventionnée par la ville. On appela une autre jeune fille :

– Vous étiez là le fameux jour de l’arrosage ?

– Oui.

– Et puis ?

La jeune fille ne répondit pas.

– Répondez, votre amie Ginette a-t-elle dit la vérité ?

La jeune fille regarda Georgette. Cette dernière la fixait à un point qu’on aurait dit qu’elle voulait l’hypnotiser.

– Oui, c’est vrai, Ginette a dit la vérité.

– Avez-vous déjà reçu des mauvais traitements, ici ?

Elle hésita encore.

– J’ai été mise au cachot.

– Au cachot ?

– Oui, j’avais désobéi.

– Avez-vous été battue ?

Si elle avait l’intention de dire la vérité, on ne le sut jamais, car elle regarda Georgette puis la réponse tomba :

– Non !

– Bon, vous pouvez vous retirer.

Un échevin en appela une autre.

– Juliette Éthier.

Une grande fille brune parut.

– Il y a longtemps que vous êtes ici ?

– Un mois seulement.

– Vous avez été mise au cachot dernièrement ?

– Oui.

– Est-ce vrai que vous êtes allée à l'hôpital ?

Elle hésita à son tour.

– Oui et non, j'y suis allée, mais pas parce que j'ai été battue.

– Pourquoi ?

– Je me suis battue mais avec une autre détenue.

– Avec qui ? demanda le maire.

Juliette parut fort mal à l'aise, puis soudain, elle trouva une réponse.

– Avec Rita.

– Où est Rita ?

– Elle s'est sauvée et on ne l'a pas reprise.

– Donc, impossible de savoir si vous dites oui ou non la vérité ?

– Je dis la vérité.

– Vous pouvez vous retirer.

Juliette s'éloigna. Juste à ce moment, Georgette se leva.

– Monsieur le Maire, je demande à être entendu.

– Bon, avancez.

– Votre nom ?

– Georgette Blanchard.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Monsieur le Maire, les accusations semblent être portées contre moi, car je suis en charge de la discipline.

– Bon alors, qu'avez-vous à dire ?

– Vous semblez oublier une chose. Toutes ces filles sont des détenues condamnées par la justice.

– Nous le savons.

– Or, ce ne sont pas des agneaux, et souvent, il se passe des choses ici.

– Quel genre de choses ?

– Par exemple, il n'y a pas très longtemps, on a battu une gardienne à la salle de repassage. J'ai dû sévir.

– De quelle façon ?

– Les détenues étaient comme enragées et j'avais peur qu'il y ait une émeute.

– Qu'avez-vous fait ?

– Je les ai arrosées et ça les a calmées. Une autre fois...

Elle se tourna.

– La petite Carole que vous voyez, là, a refusé d'obéir à mes ordres et de se couper les cheveux. Toutes les détenues doivent avoir les cheveux courts.

– Alors ?

– Je lui ai coupé les cheveux. Il faut de l'ordre. On a dit dans la prison que je l'avais martyrisée.

– Vous n'avez jamais fouettée les détenues ?

– Monsieur le Maire, pour qui me prenez-vous ? Je les ai punies, j'en ai battues quelques-unes je l'avoue, mais pas avec un fouet. J'inflige les punitions méritées.

Elle se retourna.

– Pourquoi perdre votre temps ? L'une d'entre

vous a-t-elle des reproches à me faire ? Que celle-là ose se lever. Je puis me défendre. Mais on ment, si on essaie de m'accuser faussement, les détenues seront punies en conséquence.

*

Michel se leva et sortit de la salle. Il alla trouver Diane et Rita qui attendaient au dehors.

Diane avait repris son personnage de Janine Lemay.

Elle portait une jupe et un chandail comme le jour ou elle était allée en cour.

– Venez vite.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ça va très mal. Georgette n'a pas laissé finir l'enquête et tout retourne en sa faveur.

Elles suivirent Michel. Le journaliste entrouvrit la porte. Le maire avait la parole.

– Vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse de discipline ? Les détenues se

regardaient. Laquelle oserait dire la vérité ? Si l'une d'elles parlait, ce serait sûrement le martyr.

Le maire continua :

– Donc personne n'a de reproches à lui faire ?
Personne n'a été maltraitée, ici ?

La porte s'ouvrit.

– Nous, nous allons parler !

Georgette reconnut Rita et Diane.

– Arrêtez-les, ce sont les deux détenues qui se sont évadées. Elles vont essayer de me faire jeter en prison à leur place. Arrêtez-les.

Les gardiennes se précipitèrent mais le maire cria :

– Restez à vos places. Nous allons les entendre.

Monsieur le maire, vous n'êtes pas pour écouter les filles. Allons, conduisez-les aux cellules.

– J'ai dit que je voulais les entendre.

– Elles vont me calomnier.

– Elles vont dire la vérité peut-être.

C'était un brouhaha indescriptible.

Le maire fit s'avancer Rita.

– Votre nom ?

– Rita.

Vous étiez en prison ici ?

– Oui.

– Pour combien de temps ?

– 18 mois.

– Vous vous êtes évadée ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que j'en avais assez d'endurer et de souffrir.

– Vous prétendez donc qu'on vous a maltraitée, ici, dans cet établissement ?

– Oui.

– De quelle façon ?

– Il y a une aile qu'on appelle l'aile noire.

– Qu'est-ce qui se passe là ?

– On nous enferme dans un cachot tout petit et fort humide pour deux ou trois jours, tout dépend de la punition.

– Ensuite ?

– Nous sommes nourries au pain et à l'eau. Cette Georgette vient faire un tour, tous les jours et elle nous fouette.

Georgette cria :

– C'est faux !

– C'est la vérité.

– Demandez aux autres.

Rita cria :

– Les autres ne veulent pas parler parce qu'elles ont peur de vous. Moi, je vais parler. Elle nous donne des coups de fouet dans le dos et le premier jour, des coups en pleine poitrine.

Il y eut des murmures parmi les échevins.

– Vous voyez bien que c'est ridicule.

– Pouvez-vous prouver ce que vous avancez ?

– Non, je suis allée dans l’aile, mais ça fait trop longtemps. Je ne porte plus de marques. Une petite marque rouge au dos, mais c’est tout !

Puis elle conta l’événement, la bataille, le jour où elle avait été arrosée.

– On me faisait recommencer le même linge trois et quatre fois.

– Mais c’est curieux, fit le maire, personne ne dit comme vous. Aucune des détenues ne parle et vous ne pouvez apporter de preuves.

– Moi, j’en ai.

C’était Diane qui venait de parler.

– Approchez-vous.

Le maire demanda :

– Votre nom ?

– Janine Lemay.

Le maire savait fort bien qu’il s’agissait de Diane Roy mais il continuait de jouer le jeu de la journaliste.

– Vous avez été condamnée ici ?

– Oui et on m’a presque tout de suite envoyée dans l’aile noire.

– Pourquoi ?

– J’ai voulu défendre une petite.

Elle montra Carole.

– Mademoiselle Georgette lui a coupé les cheveux même si madame la directrice avait permis à Carole de garder ses cheveux longs.

– C’est moi qui suis en charge de la discipline, fit Georgette. Madame la directrice a outrepassé ses droits.

– Et c’est moi qui parle présentement, alors, taisez-vous.

– Allons, allons, un peu de calme, cria le maire. Continuez.

– J’ai entendu crier Carole. J’ai ouvert la porte du bureau de mademoiselle Georgette et elle avait couché Carole à plat ventre.

– C’est faux.

– Elle était agenouillée sur elle et lui coupait les cheveux. Carole se débattait et mademoiselle

Georgette la piquait dans le cou, avec ses ciseaux, pour la calmer.

Les échevins commençaient à croire Diane.

– Vous vérifierez tout à l’heure. On m’a donc condamnée à l’aile noire.

– Vous avez été battue ?

– Oui, en avant et en arrière, et je porte encore des marques.

Avant même que le maire ait eu le temps de dire un mot, Diane leva son chandail.

– Regardez ! N’ayez pas peur de regarder.

Le premier moment de stupéfaction passé, le maire et ses acolytes constatèrent en effet que Diane était marquée dans le dos.

Elle se retourna puis baissa son chandail.

– Maintenant, monsieur le Maire, j’ai des révélations importantes à faire. Je jure devant Dieu que c’est la vérité. Je ne suis pas Janine Lemay.

Les filles crièrent de surprise :

– Silence !

– Alors, qui êtes-vous ? demanda le maire.

– Je suis Diane Roy, journaliste.

Elle raconta la visite de Margot au journal.

– Cette Margot, je l’ai emmenée avec moi, elle est dans ma voiture avec une compagne. Elles peuvent vous conter ce qui s’est passé pendant leur séjour ici.

– Et vous avez voulu faire enquête ?

– Oui, j’ai pris la peau de Janine Lemay. Mais je n’ai jamais rien fait. En cour, j’ai eu toutes les misères du monde à me faire condamner. J’ai dû insulter le juge.

Georgette, pâle, ne parlait plus.

– Vous n’êtes pas allée en chambre avec un homme ?

– Cet homme, c’était mon ami, Michel Dupuis. Je ne suis pas allée en chambre avec lui, on m’a arrêtée à la porte de la maison de chambres.

Puis, se tournant vers les filles :

– Carole, écoute-moi, tu sais fort bien que

mademoiselle Georgette va être condamnée à la prison si tu dis la vérité. Vous serez débarrassées d'elle.

– Vous voyez bien que c'est un coup monté, fit Georgette, plus pâle que jamais.

– Tu dois dire la vérité, Carole, d'autres comme toi souffriront à cause d'elle.

Carole se leva, très pâle.

– Tout ce qu'elle a dit est vrai.

Ce fut un murmure, des cris de joie, puis les autres détenues crièrent :

– Elle m'a battue.

– Paulette est morte noyée parce qu'on l'avait trop arrosée.

– C'est à cause d'elle que j'ai failli mourir d'une pneumonie.

Les accusations pleuvaient de partout.

Le maire réussit à imposer le silence.

– Si je comprends bien, toutes vos accusations sont portées contre cette gardienne ?

– Oh ! non, fit Diane.

Elle se tourna vers le maire.

– Mademoiselle Georgette s’engageait des acolytes, des détenues pour mieux martyriser les autres. La directrice savait ce qui se passait mais elle n’osait rien faire.

Elle regarda Raymonde.

– Mademoiselle aussi est coupable.

– Moi ?

– Oui, vous êtes douce mais trop douce.

Et, se retournant vers le maire :

– Je n’irai pas par quatre chemins et je ne mâcherai pas mes mots. Mademoiselle est une lesbienne. Elle entraîne les détenues au vice. Si elles n’ont pas honte, elles diront la vérité. Elle m’a presque fait des offres.

Raymonde était pâle.

– Je ne faisais que les protéger contre Georgette.

Le maire cria :

– Vous avouez donc que cette Georgette martyrisait les filles !

– Oui.

Georgette se leva :

– Ce qu’a dit cette fille est vrai. Raymonde est une vicieuse et elle entraînaît les autres, ça créait du mauvais ordre parmi les détenues.

Cette fois, plus aucune erreur, les gardiennes s’accusaient entre elles.

Le maire aussitôt fit entrer des policiers et ordonna qu’on arrête Georgette et Raymonde.

– Quant à vous, madame la directrice, vous êtes relevée de vos fonctions.

– Mais les détenues...

– Nous avons des gardiennes qualifiées. Nous les avons triées sur le volet. De plus, il y aura désormais un médecin attaché à cette maison de réhabilitation. Un médecin et un aumônier. Ils devront faire des rapports.

Les détenues, folles de joie, se mirent à applaudir.

Diane demanda le silence.

– Monsieur le maire, Rita m’a aidée dans cette affaire. Je demanderais que sa peine ne soit pas augmentée même si elle s’est sauvée de prison.

– Bon, c’est entendu, nous ne l’augmenterons pas, fit le maire, nous ne porteront aucune plainte d’évasion contre elle.

Les détenues se poussèrent en direction de Diane.

On l’embrassa, on lui serra la main. Elle était devenue une véritable héroïne.

Dupas était fou de joie.

– Quel reportage pour notre journal, dit-il. Le public est friand de ces aventures.

– Vous allez tout raconter ?

– Oui, c’est un fait public. Le monde a le droit de savoir.

Les nouvelles gardiennes arrivèrent et on renvoya les détenues à leurs cellules.

Diane remercia Margot et sa compagne.

– Nous n’avons pas eu besoin de vous.

– Et puis ?

– Georgette sera condamnée à quelques mois de prison sûrement. Les preuves sont accablantes contre elle.

– Tant mieux. J'aimerais être sa gardienne. Je vous dis que je lui remettrais le change de sa pièce.

– On s'occupera bien d'elle et de Raymonde aussi. Quant à la directrice, elle est démise de ses fonctions.

– Tant mieux.

Les journalistes accompagnèrent le maire à l'hôtel de ville où il leur offrit le vin puis les fit signer dans le livre d'or.

– Et maintenant, nous retournons à Montréal, fit Dupas.

– Fier de moi, patron ? demanda Diane.

– Comment ne pas l'être, et dire que vous avez enduré des souffrances...

– Bah ! n'en parlons plus, c'est déjà oublié.

Michel murmura :

– Diane, je vais te demander une faveur.

– Laquelle ?

– Change-toi avant de revenir à Montréal. Je ne t'aime pas trop dans cet accoutrement.

– Un homme qui m'aime vraiment, devrait m'aimer de n'importe quelle façon.

Le journaliste resta la bouche entrouverte, mal à l'aise, incapable de répondre.

Dix minutes plus tard, Dupas et ses deux journalistes prenaient la route de Montréal.

Chemin faisant, Dupas déclara :

– Oh ! c'est vrai, j'ai oublié de vous parler de votre oncle.

– Vous l'avez vu ?

– Vu ? Mais il est venu me voir trois fois.

L'oncle Ovide était le frère du père de Diane.

C'était un curieux de type. Un paresseux, un homme qui vivait surtout aux crochets des autres.

Mais Diane aimait son oncle parce que ce dernier adorait les aventures.

Il avait un projet en tête.

Partir pour l'Afrique afin de faire des explorations. Il avait un ami qu'il n'avait pas encore présenté à Diane.

– C'est un type qui a le tour de faire de l'argent.

– Comment ça, mon oncle ?

– Il trafique avec les nègres, enfin, tu verras.

Diane était enthousiasmée par le projet et Dupas avait consenti à la laisser partir.

Mais voilà, il fallait que l'oncle trouve l'argent nécessaire pour une telle expédition.

– Il est prêt à partir.

– Non, c'est vrai ?

– Oui, il semble avoir trouvé les fonds nécessaires.

Où l'oncle Ovide a-t-il pris cet argent ?
Verrons-nous Diane en Afrique dès la semaine prochaine ?

Ne manquez pas de lire, le prochain récit du roman de l'année, **DIANE LA BELLE AVENTURIERE**, un roman de Pierre Saurel.

Cet ouvrage est le 463^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.